

bien résolue à rester des leurs jusqu'au bout. Elle y est encore, et y demeurera jusqu'au dernier jour de sa vie.

— Mais, pendant tout ce temps-là, demandai-je, quelles ont été ses ressources? Son mari pouvait-il et voulait-il lui venir en aide?

— Il le pouvait et le voulait, monsieur, répondit mistress Clements. Dans la seconde lettre qu'il écrivit à mon brave homme de mari, il se disait en position de lui accorder une petite annuité, qu'il l'avisait de faire toucher à Londres, tous les trois mois, chez un banquier dont il lui donnait le nom.

— Accepta-t-elle cette pension?

— Pas le premier "farthing," monsieur. Elle dit qu'elle n'entendait plus devoir à Catherick ni un morceau de pain ni une goutte d'eau, dût-elle vivre cent ans. Et toujours, depuis lors, elle a tenu parole.

— Supposez-vous qu'elle eût de l'argent à elle?

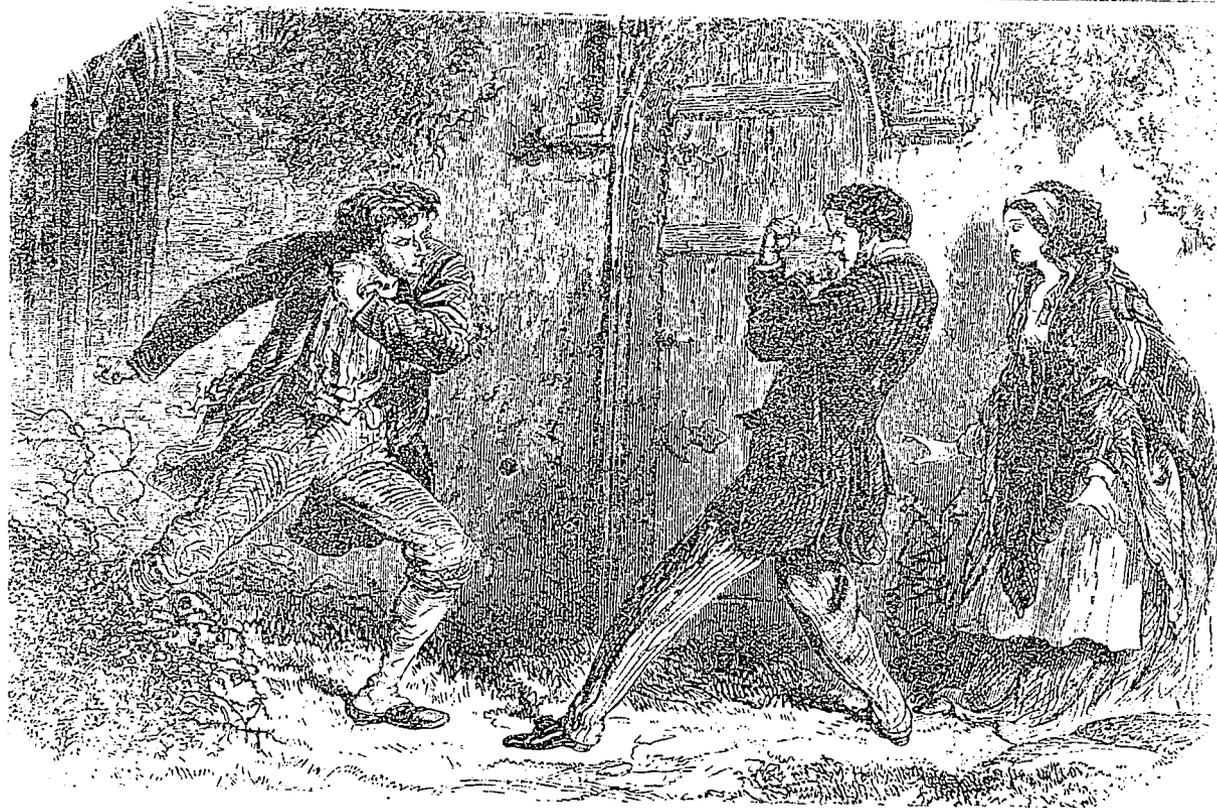
— En tout cas, monsieur, c'était bien peu de chose. On a dit, avec raison, j'en ai bien peur, que ses moyens d'existence lui venaient de sir Percival Glyde.

* * *

Après cette dernière réponse, j'arrêtai un instant l'interrogatoire pour passer en revue ce que je venais d'apprendre. Si j'acceptais le récit dans toutes ses parties et sans aucune réserve, jusqu'au point où il en était arrivé, il était bien évident, à présent qu'aucune révélation ne m'avait été faite dont je pusse tirer parti, directement ou indirectement, pour arriver à la possession du secret, et que ma nouvelle tentative me laissait encore face à face avec l'échec le plus palpable et le plus décourageant.

Mais il y avait dans ce récit un point mal éclairci qui me faisait hésiter à l'accepter sans quelques réserves, et qui me suggérait l'idée d'un "dessous" quelconque

Je ne pouvais pas m'expliquer, si elle



Catherick se rua sur sir Percival. (page 610).

était coupable, la persistance qu'avait mise cette femme du clerc de paroisse à passer tout le reste de sa vie sur le théâtre même de son déshonneur. Le propos même qu'on lui attribuait, à savoir qu'elle aurait adopté cette marche étrange comme une preuve irréfragable et pratique de son innocence, ne suffisait pas à me convaincre. D'après ma manière de voir, il me semblait plus naturel et plus probable de présumer qu'elle n'avait pas eu, en cette matière, le choix libre dont elle se targuait.

Dans cette hypothèse, à qui devait-on

le plus probablement attribuer cette influence dominante qui l'aurait retenue à Welmingham? Sans nul doute, à cette personne dont les secours réguliers lui fournissaient ses seuls moyens d'existence. Elle avait refusé l'assistance de son mari; elle n'avait pas de quoi vivre; honnie, dégradée, on ne lui connaissait pas d'amis; de quelle source pouvait-elle tirer les secours indispensables, si ce n'est de celle qu'indiquait la voix publique, — la caisse de sir Percival Glyde?

Raisonnant d'après ces données, et ne

perdant pas de vue le seul fait avéré qui pût me servir de guide, à savoir que mistress Catherick était en possession du secret, j'arrivais facilement à comprendre l'intérêt que sir Percival pouvait avoir à la retenir à Welmingham, la réputation qu'elle s'y était faite devant, à coup sûr, l'éloigner de toute communication avec ses voisines, et dès lors lui ôter toute occasion de laisser échapper le moindre de ces propos inconsidérés que les femmes se permettent fréquemment dans les effusions bavardes de leurs intimités.